

# L'orage

L'éclair luit, le tonnerre gronde !  
Le voile d'une nuit profonde  
S'étend sur la face des cieux.  
D'où vient qu'en mon âme oppressée  
S'agite l'image effacée  
De jours déjà loin de nies yeux ?

Ces jours, où la terre natale  
Aux mains d'une ligue fatale  
Livrait ses foyers envahis,  
Où la gloire, en fuyant nos armes,  
Vit couler mes premières larmes  
Sur les malheurs de mon pays !

Où des combats l'écho sonore,  
De la peine endormie encore  
Hâta le funeste réveil ;  
Où, peuplant mes tranquilles rêves,  
Des fantômes armés de glaives  
Troublèrent mon jeune sommeil.

Je croyais voir, des toits en flammes,  
S'enfuir les enfants et les femmes,  
Les époux tomber sous le fer,  
Et, penchée au bord de ma couche,  
Plus d'une fois d'un cri farouche  
Je crus entendre frémir l'air.

Cependant mon âme alarmée  
Voyait encore l'Europe armée  
Prête à reculer devant nous :  
Unique vœu, grâce dernière,  
Que ma confiante prière,  
Du Ciel attendait à genoux.

Peut-être ainsi durant l'orage  
La simple fille du village  
Allume le cierge sacré ;  
Et sa foi naïve et profonde  
Oppose à la foudre qui gronde  
L'eau sainte et le buis consacré.

Mais l'orage dans sa furie  
Redouble ! Et j'ai vu ma patrie  
Plier enfin son front puissant ;  
Un jour j'entendis à nos portes  
Le pas des lointaines cohortes  
Sur le pavé retentissant.

Et moi, près du foyer penchée,  
La tête dans mes mains cachée  
Fuyant même des yeux amis,  
J'essayais, dans ma triste veille,  
De dérober à mon oreille  
Le bruit des tambours ennemis !

Ainsi de ces jours d'épouvante  
Dans mon sein l'image est vivante,  
Rien encore ne l'a pu bannir ;  
Et de mes plus belles années  
Les heures les plus fortunées  
Ont glissé de mon souvenir.

La joie est une fleur légère ;  
Du présent l'aile passagère  
La fait naître et la voit mourir ;  
Mais une blessure guérie  
Au souffle du temps qui varie,  
Parfois nous fait encore souffrir.

De nos plaisirs les ans avides  
N'épargnent sous leurs pieds rapides  
Que les vestiges des douleurs,  
Nos traits où le rire s'efface,  
Longtemps hélas gardent la trace  
Qu'en passant y creusent les pleurs !

---

Amable Tastu -  - *Poésies nouvelles*